



## De la porosité entre rêves et hallucinations

Sonia Chiriaco

*Entre rêves et hallucinations, beaucoup d'enfants psychotiques ne font, bien souvent, pas de différence, au moins au début de nos rencontres.<sup>1</sup> Ils nous rapportent qu'ils font des cauchemars, parfois terribles, ils nous les racontent et nous sommes quelquefois alertés par certains détails sonores qui nous incitent à leur demander de préciser s'ils ont fait ces cauchemars la nuit, en dormant ; il n'est pas rare de les entendre alors nous dire que ces cauchemars surviennent aussi bien dans leur sommeil que lorsqu'ils sont éveillés, et dans les deux cas, ça parle. Ce n'est pas seulement que ces enfants appellent cauchemars ce qui va s'avérer être des hallucinations verbales, c'est aussi que pour certains, tout se mélange, que tout est flou, poreux.*

Je suis partie de cette simple observation pour préparer ce travail, en me posant plusieurs questions : que peut-on apprendre sur la psychose par la présence de cette porosité entre cauchemars et hallucinations ? Ce repérage que nous pouvons faire en parlant avec les enfants peut-il les aider à s'orienter et si oui, comment ? Cette porosité sert-elle à quelque chose ? Faut-il s'en servir ou bien la combattre ? De quelle manière ?

Il s'agira aussi de faire, de ce petit phénomène, un angle de vue depuis lequel nous pourrions examiner le rapport du sujet à l'Autre.

« Je fais des cauchemars de loups », dit Aurélie. « Même quand je ne dors pas, je fais des cauchemars de loups. Ils me racontent des histoires, qu'ils vont manger Aurélie. J'entends dans mes oreilles "on va attaquer Aurélie". Alors j'ai mal au ventre, il y a des fourmis qui mangent dans mon ventre, j'ai peur de manger. On est allées se promener en forêt avec ma mère et un yeux m'a regardée ». Les objets, voix, regard, objet oral, ne sont pas arrimés ; tous les phénomènes se produisent dans une continuité métonymique. Les cauchemars de nuit, de jour, ne sont pas différenciés.

Louis entend des cris qui le réveillent ; il les situe dans son rêve mais une fois réveillé, ça continue. Les cris ont traversé le rêve. Il entend ces cris depuis qu'il est tout petit, il voit parfois une ombre dans sa chambre et à l'école, il sent qu'on le touche, alors qu'il n'y a personne à côté de lui. C'est la présence de l'Autre invisible qui est terriblement angoissante. Il sent parfois la Chose sous son lit ; il allume la lumière pour dissoudre la Chose et les cris. Il n'y a pas d'étanchéité entre le rêve et l'éveil et, les séances le montreront, pas d'étanchéité entre lui et l'Autre. C'est son corps même qui est poreux.

Dans la douche, la présence est là dès qu'il ferme les yeux et il les ouvre aussitôt pour la faire disparaître. C'est pourtant difficile de se rincer les cheveux avec les yeux ouverts. « Le problème, c'est que je fais des cauchemars dès que je ferme les yeux, même si je ne dors pas », dit-il.

Quentin entend des voix qui le préviennent d'un danger, ou bien une voix menaçante : « Quentin, je suis là, je t'attends ». Il se réveille en sursaut. La voix ne se tait pas : « Si tu n'es pas devant ta glace à minuit, je serai devant ta porte ». Or, quand il se regarde dans la glace,

---

<sup>1</sup> Conférence donnée au Courtil, le 24 janvier 2012.



Quentin a l'impression que quelqu'un se tient derrière lui ; il se retourne, personne ! L'angoisse l'étreint. Il lui faut faire mille et un rituels pour obtenir l'accalmie. Il y a aussi ce grand vide angoissant qui le fait se sentir perdu : « La tête me tourne, je me vois tout seul au milieu d'une planète blanche, je ne fais plus rien, je n'ai plus envie de rien. Si quelqu'un me parle, ça me fait revenir dans la vie. » Quentin doit constamment savoir l'heure qu'il est, et ne cesse donc de regarder sa montre : « sinon, je suis perdu », dit-il. « Dans les cauchemars et la vraie vie, c'est pareil », commente-t-il.

Samira a d'abord entendu les pas de son père mort dans ses cauchemars avant de percevoir le son menaçant lorsqu'elle est éveillée. De cauchemar en cauchemar, son père la poursuit toutes les nuits, ça ne s'arrête pas. Partout où elle va, il la retrouve. Dans la journée, cela arrive aussi, mais moins souvent. Il lui est donc plus pénible de dormir que de se tenir éveillée ; cependant, il est plus angoissant encore d'entendre les bruits menaçants dans la journée, car ce n'est pas normal et ça veut dire que tout se mélange. « Je ne sais plus si je dors ou non », dit Samira, « ça me rend folle. »

Au départ, comme ces enfants, nous ne savons pas si ce qu'ils nous racontent est rêve ou éveil, rêve ou réalité, rêve ou hallucinations. Nous sommes du même côté, tâtonnant pour nous repérer avec eux dans ce monde peu ordonné, peu scandé, dans lequel nous proposons de les suivre. Nous cherchons une direction qui pourrait nous orienter à mieux les guider. C'est ce tâtonnement qui nous amène à leur demander des précisions sur le moment où les cauchemars surviennent. Parfois, certains enfants sont eux-mêmes étonnés de s'entendre répondre qu'ils font ces cauchemars aussi bien pendant la nuit, en dormant dans leur lit, qu'à l'école, ou dans toute autre situation où ils sont éveillés. Comme tout cela leur paraît fou, ils en ont déduit qu'il s'agit de cauchemars. Le cauchemar, au fond, c'est un signifiant qui sert à classer les phénomènes étranges et angoissants dont ils ne connaissent pas la provenance, sinon qu'elle vient de l'Autre mal intentionné. Les hallucinations seraient ainsi les cauchemars que ces enfants font le jour. Mais cela montre aussi que pour certains, le jour et la nuit, c'est pareil. En poursuivant avec eux, on s'aperçoit que la même confusion se présente bientôt entre cauchemars nocturnes et cauchemars diurnes, c'est à dire délire, ou ébauche de délire. C'est aussi pour ces enfants, une façon de dire que leur vie est un cauchemar dont ils ne parviennent pas à sortir. C'est bien là une première question qui se pose à eux : comment sortir d'un cauchemar qui ne cesse pas ? Comment s'orienter entre le jour et la nuit quand tout n'est que cauchemar ? Eh bien, aborder cela en demandant à l'enfant de faire la différence entre ce qui se passe dans le sommeil et ce qui se passe à l'état de veille esquisse une première direction, c'est un premier repérage, une première scansion qui va l'orienter.

### ***Mais, au fond, qu'est-ce que le rêve ?***

« Tout rêve est un cauchemar, même s'il est un cauchemar tempéré »<sup>2</sup>, dit Lacan dans le Séminaire *Le Sinthome*.

Depuis la nuit des temps, le rêve a fasciné les hommes, il les a intrigués comme une composante Autre d'eux-mêmes. Toutes sortes de théories ont vu le jour, au gré des époques et des cultures ; on a cherché la clé des songes, on a dit du rêve qu'il était un mystère à déchiffrer, ou bien un oracle, qu'il pouvait être prémonitoire, porteur d'un message divin, on a tenté de le réduire à quelques symboles, bref, le rêve a toujours été interprété. Eh bien, toutes ces interprétations, toutes ces théories, font valoir la présence de l'Autre dans le rêve ; et dans les cauchemars, ce sont ses manigances qui se manifestent. Sans rompre avec cette dimension d'altérité, l'invention freudienne a définitivement changé le statut du rêve, et cela pour tout le monde, y compris d'ailleurs pour les détracteurs de la psychanalyse ! Repérer que le rêve est l'accomplissement d'un désir, c'est l'un des premiers tours de force de l'invention de

---

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 125.



l'inconscient. Freud en a d'ailleurs fait une voie royale. Quand il butera sur les cauchemars répétitifs des traumatisés, l'obstacle se transformera en franchissement : c'est la butée du réel du trauma qui reparaît dans la répétition et qui conduit Freud à découvrir la pulsion de mort. Chaque fois, Freud nous dit : « l'Autre du rêve, c'est toi-même parce que c'est toi le rêveur ». Freud a donné au rêveur la responsabilité de ses rêves et en même temps, il lui a indiqué qu'il est Autre à lui-même. Le rêve, c'est l'Autre scène. L'inconscient, c'est un Autre lieu et le lieu de l'Autre. Lacan, bien sûr a éclairé cela en distinguant le petit autre et le grand Autre, puis dans la seconde partie de son enseignement en introduisant l'Autre barré, l'incomplétude structurelle de l'Autre.

### **Rêve, cauchemar et réalité**

Tout comme l'adulte névrosé qui se réveille après un cauchemar, l'enfant œdipien qui a peur du tigre, du loup, du voleur qui va le prendre et l'emmener loin de ses parents, se dit au réveil : « ouf, ce n'est pas la réalité, ce n'était qu'un mauvais rêve ».

Les enfants analysants dessinent parfois une représentation de leur rêve, puis, comme les adultes, associent, en brochant un récit qui leur sert à s'orienter vers la question cruciale en jeu. On ne sait alors plus trop faire la différence entre ce qui a eu vraiment lieu dans le rêve et ce qui provient du récit, et d'ailleurs, peu importe. Tout cela sert à traiter le réel qui a surgi dans le rêve, à le voiler en le dévoilant. Ce qui compte, c'est qu'à travers ce tissu fait de rêves et de cauchemars, de dessins, de récits, on discerne peu à peu une problématique centrale, qui va se resserrer au fil des séances. Reste l'ombilic du rêve, qui n'est autre que l'ininterprétable de la jouissance, comme nous l'a appris Lacan.

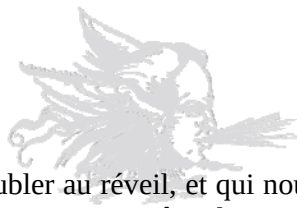
Quand un enfant nous raconte qu'il a entendu des bruits ou des voix dans un cauchemar, il s'agit d'abord de savoir si ce qu'il rapporte-là appartient seulement au rêve ou si ces bruits surgissent aussi dans la journée, quand il est éveillé. Les sujets névrosés ne s'y trompent pas, ils font la différence entre sommeil et veille, entre rêves de nuit et récits imaginaires. « Le sujet normal – dit Lacan – est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur »<sup>3</sup>. Cela vaut aussi pour les rêves. Le réel qui a traversé le rêve ou le cauchemar se recouvre au réveil, il n'en subsiste qu'une trace qui va parfois s'articuler en récit pour mieux le voiler. C'est la fameuse remarque de Lacan dans *Encore* selon laquelle on ne se réveille que pour mieux se rendormir : « Quand il arrive dans leur rêve quelque chose qui menacerait de passer au réel, dit-il, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver ».<sup>4</sup>

Dans la psychose, au fond, on ne se rendort pas, on ne parvient pas à échapper au réel. Certes, on ne fait pas de diagnostic sur des rêves. Néanmoins, la façon qu'a le sujet de traiter ses rêves et d'en sortir, donne des indices. Ainsi, dans la psychose, il est bien souvent impossible au sujet de mettre un terme à l'horreur rencontrée dans son cauchemar. Ce sont par exemple ces rêves à tiroir où l'horreur revient toujours malgré une fuite éperdue, comme on l'a vu dans l'exemple de Samira. Le sujet se réveille malgré tout, puis se rendort pour retomber dans le même cauchemar qui recommence toujours. Rien jamais, n'arrive à se capitonner. C'est très différent des cauchemars des traumatisés qui certes se répètent, mais dont le réveil est une issue. Ici, au fond, comme le disent certains, la réalité ou le cauchemar, c'est pareil, et cela même s'ils savent qu'ils ont rêvé. De la même manière, le sujet ne croit pas à la réalité de ses hallucinations, mais, dit Lacan, « il a une certitude : ça le concerne [...] cela signifie quelque chose d'inébranlable pour lui »<sup>5</sup>. Ce n'est donc pas la même chose que

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 140.

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 54.

<sup>5</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 87-88.



cette étrangeté qui peut nous troubler au réveil, et qui nous rend justement incertains, comme nous le montre si bien Tchouang-Tseu et son rêve du papillon.

« Quand Tchouang-Tseu est réveillé, – commente Lacan – il peut se demander si ce n'est pas le papillon qui rêve qu'il est Tchouang-Tseu. Il a raison d'ailleurs, et doublement, d'abord parce que c'est ce qui prouve qu'il n'est pas fou, il ne se prend pas pour absolument identique à Tchouang-Tseu – et deuxièmement, parce qu'il ne croit pas si bien dire. Effectivement, c'est quand il était le papillon qu'il se saisissait à quelque racine de son identité – qu'il était, et qu'il est dans son essence, ce papillon qui se peint à ses propres couleurs – et c'est par là, en dernière racine, qu'il est Tchouang-Tseu.

La preuve, c'est que, quand il est le papillon, il ne lui vient pas à l'idée de se demander si, quand il est Tchouang-Tseu éveillé, il n'est pas le papillon qu'il est en train de rêver d'être. C'est que, rêvant d'être le papillon, il aura sans doute à témoigner plus tard qu'il se représentait comme papillon, mais cela ne veut pas dire qu'il est captivé par le papillon. »<sup>6</sup>

Ce commentaire de Lacan nous permet de mesurer la différence avec ce qui se passe dans les rêves de ces enfants psychotiques dont nous parlons. Au fond, s'il y a ici confusion chez le rêveur, c'est une confusion dont il n'est pas dupe et dont il joue, jusqu'à en faire un poème. Il n'y a ici ni certitude, ni de véritable porosité.

### **Germain**

Pour examiner concrètement notre sujet, je vous propose d'entrer dans le monde terrifiant de Germain.

C'est à l'âge de huit ans que le cauchemar a commencé ; jusque-là, cet enfant vivait en Afrique chez ses grands-parents où il voyait régulièrement sa mère qui habitait une autre ville. Il était habitué à cette alternance de présence et d'absence maternelle. Ses parents s'étant séparés quand il avait sept mois, Germain ne connaissait pas son père, qui vivait en France. Quand il a huit ans, à l'occasion de la venue en France de ses deux grands frère et sœur pour leurs études, on l'envoie soudain chez ce père, véritable étranger flanqué d'une épouse prête à l'éduquer. Les aînés ne vivront pas avec la nouvelle famille, hormis durant certaines vacances scolaires, moments privilégiés de retrouvailles. Le monde de Germain a basculé, il s'est transformé en chaos.

« Germain est comme un étranger avec nous et il ment », dit son père : c'est la raison de sa venue au CMPP trois ans plus tard, quand il a douze ans. Cela l'attriste et l'inquiète, car il ne peut pas lui faire confiance. « Il ment par peur des coups, mais il reçoit les coups parce qu'il ment. » Il montre le mauvais exemple à ses deux petites demi-sœurs. Les parents sont désemparés. Ils ont l'idée que quelque chose ne va pas dans ce garçon et doit être rectifié. S'ils font aussi l'hypothèse que les coordonnées de sa venue en France, soit la séparation d'avec sa mère, ont pu provoquer une souffrance, la venue régulière de cet enfant à des séances pour en parler ne va pas de soi. « En Afrique, on ne donne pas la parole aux enfants, et c'est mieux ainsi », annonce le père. « Les enfants doivent avoir peur des adultes pour ne pas devenir délinquants. » La belle-mère sait aussi que seule la sévérité garantit une bonne éducation.

Tous deux vont rapidement comprendre que le CMPP n'est pas un centre de rééducation, mais un lieu où l'on donne justement la parole aux enfants, ce qui complique leur demande : Germain n'a pas droit à la parole et s'il la prend néanmoins, il ment, on ne peut pas le croire ; alors, à quoi bon ? Il faudra quelques mois de relance soutenue et quelque détour par la parole du père, qui évoquera *a minima* sa propre souffrance – notamment celle de ne pas être reconnu par ce fils qu'il voudrait aimer, pour obtenir son consentement.

---

<sup>6</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 72.



Voilà donc brièvement pour le contexte.

La tristesse se lit sur le visage de Germain. Dès notre première rencontre, il me dit combien sa mère lui manque et me parle aussitôt de ses cauchemars ; cela apparaît comme une urgence.

« Dans mes cauchemars, je suis méchant : si les autres me demandent quelque chose, je les jette par terre ». « Dans mes cauchemars, ma famille meurt à cause de moi, c'est toujours comme ça. Je préfère ne pas dormir, parce que je ne veux pas voir ça, mais je fais aussi des cauchemars quand je ne dors pas. » Le ton est donné.

Voici quelques exemples de ces cauchemars qui rendent la vie de Germain insupportable :

« C'était mon anniversaire. Ma mère venait avec le gâteau. Je montais à l'étage, les escaliers commençaient à se casser, je ne pouvais plus redescendre. Ma mère me cherchait et ne me trouvait pas. J'en ai eu marre et j'ai commencé à brûler et casser des choses, je ne pouvais plus me contrôler, j'ai pris des objets tranchants et je les ai lancés, ils sont tombés sur Maman et elle est morte. Les autres se sont énervés et se sont entretués ». Dans de nombreux rêves, Germain cherche en vain à rejoindre sa mère.

« C'est toujours la même chose, dit-il, je fais quelque chose de mal sans faire exprès et les catastrophes s'enchaînent. À la fin, tout est ma faute ».

« On était dans un avion, on allait manger. Sans faire exprès, j'ai trébuché, j'ai bousculé Maman, je suis tombé sur elle, elle s'est étouffée avec ce qu'elle avait dans la bouche, j'ai voulu appeler les secours mais ils ne pouvaient rien faire, c'était trop tard ».

Ou encore : « Je devais rentrer seul parce que mes parents étaient morts. Quand je suis rentré, ma belle-mère m'a grondé, puis elle n'arrivait plus à respirer et elle est morte au bout de vingt minutes. J'entendais des voix : " c'est toujours à cause de toi qu'il arrive des catastrophes. Regarde, maintenant tu n'as plus de parents, nulle part où aller ". Puis tout a disparu, les meubles, la télé, il n'y avait plus rien sauf les arbres. Mes copains avaient disparu. J'essayais de partir loin pour voir s'il y avait autre chose mais je tournais en rond. Un petit robot est venu et m'a dit de me concentrer pour que tout revienne. Je me suis concentré, tout est revenu, sauf ma famille. Les voix ont dit " Ils ne t'aiment pas, c'est pour ça qu'ils ne reviennent pas. C'est bien fait, ça t'apprendra ". »

À ma demande, Germain précisera qu'il n'entend pas seulement les voix dans le cauchemar, mais aussi dans sa vie éveillée.

La conversation avec l'analyste sur les voix, va lui permettre de commencer à différencier celles des cauchemars de nuit et celles de ce qu'il appellera les cauchemars du jour. Il lui semble – c'est évidemment une reconstruction – que les voix sont arrivées juste avant les cauchemars, à l'âge de huit ans, quand il est arrivé en France ; elles sont venues pour le menacer : « Tu vas voir, tu vas faire beaucoup de cauchemars, jusqu'à la fin de tes jours. Tu n'aurais jamais dû venir ». « Et les cauchemars sont venus, dit-il ». Elles parlent de jour comme de nuit, qu'il dorme ou qu'il soit éveillé et tout se mélange, la plupart du temps pour lui dire qu'il aura des malheurs toute sa vie. Sa vie est un cauchemar qui ne s'arrête pas. Il aimerait revenir avant ses huit ans.

Un jour, Germain a voulu parler de cela à son père mais une voix l'a prévenu : « Viens ici, ne dis rien, sinon, ce sera pire », puis son père s'est senti mal, il avait mal à la tête, et comme dans les cauchemars, Germain s'est tenu pour responsable des maux du père. « C'est toujours ma faute », conclut-il.

Germain endosse la faute, il est écrasé par les conséquences catastrophiques des voix comme des cauchemars.

Il lui faut lutter pour en parler à l'analyste, car les voix le menacent : « Tu n'as pas gardé le secret, on ne partira jamais ». Je le rassure : « ici, les enfants ont le droit de parler de leurs voix. Le CMPP est un endroit à part, fait pour ça, pour parler de tout ce qui est compliqué dans la vie des enfants. » Germain décide de me faire confiance, car au fond, c'est la seule issue qui lui soit offerte. Cela reste néanmoins un pari. L'enfant peut commencer à refuser de se



soumettre à la volonté mauvaise en désobéissant aux voix, dès lors qu'il a pu en parler en séance. Dans son pari, il y a l'analyste, l'appui de l'analyste. Décider « Je n'avais pas le droit de le dire, mais je le dis quand même », c'est le pari même de la psychanalyse : il s'agit de faire passer l'innommable au discours.

Le transfert va en effet apporter quelques moments d'accalmie, les voix se font plus rares, elles deviennent moins féroces, dans une situation qui demeure fragile.

En effet, dès la coupure des vacances d'été, les voix, qui s'étaient presque tues, reviennent pour le mettre face à un dilemme : « On ne t'embêtera pas de tout l'été si tu fais pipi dans un bol et que tu le laisses devant ta chambre jusqu'à ce que tes parents le trouvent. » Quand ils l'ont trouvé, Germain s'est fait copieusement disputer, puis punir. Il n'avait aucune explication à donner : « Ma belle-mère a cru que j'étais paresseux pour aller aux toilettes. » Germain est persécuté par les voix comme par sa belle-mère. Les voix lui font faire des choses aussi insensées que dans les cauchemars, entraînant les punitions humiliantes de sa belle-mère. Il comprend néanmoins que ses parents ne puissent le croire, car tout cela lui paraît à lui-même insensé.

Sa réalité psychique rejoint la fiction des films d'horreur qu'il aime regarder. Mais, dit-il, « dans ces films, on sait tout le temps que ce sont des histoires fausses, alors que dans les cauchemars on croit toujours que c'est vrai. » Ce que Germain appelle « vrai », c'est le réel. « Le vrai, ça fait plaisir, et c'est ce qui le distingue du réel », nous précise Lacan.<sup>7</sup>

L'horreur de la vraie vie est ici bien pire que celle des films d'horreur, qui sont paradoxalement rassurants, car on peut en sortir, à l'inverse du réel.

J'ai évoqué, dans un précédent travail, les voix bienveillantes qui pouvaient survenir à la faveur du transfert, quand l'Autre, en se diffractant, devient moins puissant et donc moins féroce. Germain n'est pas sans rencontrer ce phénomène, mais il n'est pas suffisamment puissant pour dissoudre efficacement la menace. Les mauvaises voix sont même capables de le piéger en se déguisant en bonnes voix : « Elles me font croire qu'elles sont de bonnes voix pour m'attirer. Je dois me méfier », dit-il.

Dans les cauchemars, les voix prennent l'aspect d'ombres noires. De bonnes voix blanches viennent l'encourager et lui disent de ne pas penser aux mauvaises voix. Mais comment savoir si ce n'est pas une ruse ? « On ne voit pas leur tête, juste leur corps ».

« Je reconnais les mauvaises voix car leur ton est plus fort, dit-il encore, mais elles baissent le ton pour ressembler aux bonnes voix et je ne sais plus où aller. » La dimension de tromperie, dans ce déguisement des mauvaises voix en bonnes, n'est pas sans faire écho à cette nomination de « menteur » qu'il a reçue de ses parents et où il se perd lui-même. Parfois, les bonnes voix disent d'aller d'un côté et les mauvaises disent d'aller de l'autre. « Dans un cauchemar, ma mère était de chaque côté, comme si elle était en double. » Cette mère disparue, qui l'a laissé partir, laissé tomber, est-elle bonne ou mauvaise ?

Germain décrit bien sa complète désorientation.

Il arrive qu'en classe, les bonnes voix se dressent contre les mauvaises. En histoire, elles l'ont aidé à se souvenir des dates et il a obtenu 19/20, tandis qu'en sciences, les mauvaises ont essayé de l'embrouiller, mais il ne les a pas écoutées. Maintenant, Germain lutte, il se laisse moins entraîner, il essaie de trier entre le bon et le mauvais.

D'autres phénomènes étranges surviennent : Sa petite sœur était dans son lit et en même temps dans une autre pièce ; ou bien un devoir d'anglais qu'il voulait montrer à ses parents s'était complètement effacé, puis il a réapparu. Était-ce un rêve, se demande-t-il ? Parfois, Germain ne sait pas s'il a imaginé ou si les choses se sont vraiment passées ainsi. « J'ai vu une dame crier sur un Monsieur des ombres », dit-il, « mais je n'en suis pas sûr, j'ai peut-être imaginé. »

---

<sup>7</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, op. cit., p. 78.





Tout est poreux et il se perd.

Les rencontres avec l'analyste serviront d'abord à s'y retrouver dans ce mélange de voix et de cauchemars qu'il rapporte pêle-mêle, elles serviront à ébaucher un début d'ordonnancement. En examinant cela dans l'après-coup, on peut dire que cet ordonnancement a commencé dès la prise de parole de cet enfant. Il a d'abord séparé les voix du jour de celles des cauchemars, puis il a différencié voix et cauchemars, cauchemars et imagination, bonnes et mauvaises voix, cauchemars et rêves, sommeil et éveil. C'est un travail qui nécessite une attention particulière aux détails. Une fois isolées, les hallucinations sont apparues un peu moins dangereuses, puis ont diminué. Le flou s'est un peu dissipé, laissant un espace pour décider, choisir, se lancer dans les relations avec d'autres. Germain va se passionner pour le football, il va s'intégrer dans un club et s'y faire des amis. Au foot, de bonnes voix l'aident, c'est plus rare à l'école. Mais, dans tout cela, il n'y a évidemment aucune garantie ; par exemple, dans un cauchemar, des voix sont intervenues pour que son équipe perde le match. Elles avaient blessé des adversaires, disqualifiant l'équipe de Germain qui a donc perdu par sa faute. Encore sa faute !

On remarquera que cette histoire est nettement moins dramatique que celles des premiers cauchemars, où la vie des autres était en jeu. On voit cependant que la structure est la même. La faute est bien dans l'Autre, qui fait faire à Germain tout de travers, et cet Autre est en lui-même. La faute est comme une force indomptable contre laquelle il ne peut rien. Germain est responsable de toutes les catastrophes, et avec le travail de l'analyse, les catastrophes sont seulement moins graves. Au fond, il se retrouve responsable du réel, et sa culpabilité est immense.

Le versant mélancolique qui se mêle à la persécution est puissant. C'est une boucle sans fin, dans laquelle les événements se retournent contre lui, et dont il devient la cause. Son corps même est en cause ; il bouscule, il fait pipi dans un bol, il tombe, entraînant les autres dans sa chute. Le signifiant a mordu sur le corps, la trace de jouissance revient inlassablement. Laissé-tombé par l'Autre, sa chute se réitère impitoyablement, emportant tout sur son passage. Germain a bien saisi que tout se passe en lui. Il est comme absorbé par cet Autre mauvais qui devient un peu moins mauvais avec le travail analytique.

Dans ses séances, il lui a d'abord fallu nommer les phénomènes et dire « c'est ma faute ». Car les méchancetés passent à travers lui. C'est cela son horreur et c'est la particularité du cas.

Faut-il se servir de la porosité nous demandions-nous ? Ici, il s'agit plutôt de la repérer pour mieux la réduire et s'en passer.

Le transfert est ce lieu où ça prend forme, mais où la forme peut également se moduler. On y fait le tri entre cauchemars et voix, entre bonnes et mauvaises voix, voix blanches, voix noires, où la porosité se dissout. Trier, sérier, séparer, rend les éléments plus étanches les uns par rapport aux autres et, dans son cas, il est plus facile alors de s'en défendre. Germain s'emploie à faire des paires, à construire des oppositions et l'on voit combien cette tâche est difficile, incessante. Néanmoins, seul ce travail, qui se réfère à un ordre symbolique, lui permet de mieux se repérer face à l'Autre mauvais et de s'en écarter *a minima*.

À partir de là, une solution par le double va s'amorcer.

Germain a remarqué que deux de ses professeurs font des choses bizarres et en a déduit qu'au moins l'un d'entre eux devait avoir des voix. Il va se servir de l'identification imaginaire à ce professeur pour se dégager de cet être mauvais qu'il pense être pour les autres et devenir quelqu'un de bien.

« Le professeur de physique croit qu'on l'appelle, dit Germain, il va à la porte, mais il n'y a personne. » Il se retourne et demande : « Qui a parlé ? » alors que personne n'a rien dit. Ou bien il donne des exercices mais ne s'en souvient plus. « Il a les mêmes soucis que moi, des voix et de la tristesse », dit Germain. « Il devrait aller parler à quelqu'un ». Germain a parlé de son inquiétude à ses copains et les a convaincus qu'il fallait aider le professeur à sortir de



l'isolement qui semble être le sien, car les autres profs n'ont pas l'air de l'apprécier. Une conversation s'est engagée entre eux à propos de cette mission. Aider le professeur en difficulté va contre la mauvaiseté qui l'écrase ; c'est une tâche qui le rend meilleur à ses yeux, et par là, plus paisible, car elle va contre les méchancetés des cauchemars qu'il fait depuis qu'il est en France.

Peu à peu, Germain s'apercevra que son professeur va mieux, en même temps que lui. Grâce à ce double, il se sent moins seul, il le comprend, dit-il, et peut se rendre utile en lui parlant. Il a déplacé une partie de ses problèmes chez le professeur. C'est un transfert, au sens propre, de ses problèmes. C'est aussi une ébauche de délire, un délire qui n'est pas complètement constitué, mais qui a une fonction de stabilisation. Ce délire n'est pas un cauchemar, il est même son envers.

Germain s'est fait le thérapeute de son double, il en obtient une restauration de lui-même. Les voix le laissent tranquille, elles n'apparaissent plus qu'en rêve, c'est un grand changement : « Dans un rêve, elles sont venues dire qu'elles étaient allées s'occuper d'un autre fou, qui a des problèmes ». Ce n'est plus tout à fait lui qui est manié par l'Autre. Une distance s'est établie où le double fait fonction de filtre. « Maintenant, quand je m'endors, je vois une page blanche ; du coup, je ne fais plus de cauchemars », dira-t-il bientôt. « Parfois, j'ai l'impression qu'on m'appelle, mais c'est faux et je m'en fiche », Germain a apprivoisé ses phénomènes étranges qui ont diminué d'intensité, sans réellement disparaître.

### ***Que nous apprend ce cas ?***

Nous avons vu que le monde de cet enfant, probablement déjà précaire lorsqu'il était en Afrique, s'est effondré à son arrivée chez ces étrangers qui lui disent être sa famille. L'arrachement à son pays, à sa grand-mère et à l'alternance présence/absence de sa mère, a produit une mort subjective. Le monde a disparu au profit d'un monde Autre, sens dessus-dessous, où le réel n'est pas noué à l'imaginaire et au symbolique. La nuit, le jour, tout n'est plus que chaos.

Or, l'alternance du jour et de la nuit est une alternance symbolique fondamentale, nous dit Lacan : « Le jour/la nuit, l'homme/la femme, la paix/la guerre : ce sont des oppositions qui font qu'il y a pour l'homme une réalité et qu'il s'y retrouve. »<sup>8</sup>

Germain se retrouve en deçà de ce simple ordonnancement. Dans ce chaos, les cauchemars ont commencé à donner une forme à ce nouveau monde informe, cette délimitation s'ordonne ainsi : « tout part de moi, je suis responsable de tous les désordres. » Si le sujet reconnaît le caractère fantasmatique d'où proviennent les menaces, elles sont néanmoins réelles. C'est donc fou et effrayant. L'Autre est assez puissant pour forcer le passage de cette parole folle.

Laissé tombé par l'Autre, cet enfant s'est retrouvé aussi perdu que coupable. La rencontre avec ce père inconnu a dénudé la forclusion au moment même où le garçon a été arraché à son monde familial. En suivant Lacan dans « la question préliminaire », nous pouvons dire que la psychose s'est déclenchée quand « le Nom du Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, [y] a été appelé en opposition symbolique au sujet. »<sup>9</sup> Ce « Un-père », comme Lacan l'indique alors, « venu à cette place où le sujet n'a pu l'appeler auparavant », n'est pas le père symbolique ; il incarne plutôt ici une autorité arbitraire, absolue, au point d'interdire la parole à l'enfant, comme nous l'avons vu. Et la seule nomination où il puisse le reconnaître, si ce fils prend néanmoins la parole, c'est dans ce nom de « menteur ».

Tous les repères de cet enfant chavirent et c'est l'envahissement de jouissance.

---

<sup>8</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 224.

<sup>9</sup> Lacan J., « La question préliminaire à tout traitement de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 577.





La jouissance mauvaise de l'Autre se retourne contre lui et se transforme en cette force obscure, qui ne cesse plus de tuer, dans ses cauchemars. Elle tue par accident, mais l'accident, c'est lui-même. Le réel qui a fait retour, ne cesse plus de revenir à la même place.

Les voix cristallisent les inquiétudes envahissantes des cauchemars. Elles sont une sorte de condensé de la volonté mauvaise de l'Autre. Ce qu'elles disent est assez simple : « si tu ne fais pas ceci, il t'arrivera cela, ta vie sera un cauchemar ». Il y a une véritable continuité, une porosité, entre les voix et les cauchemars qui tournent en rond, laissant le sujet dans une grande solitude face à la jouissance, que seul le travail analytique pourra tempérer.

C'est le dernier Lacan, celui de *l'Autre qui n'existe pas*, qui nous aide le mieux à nous repérer dans les phénomènes de jouissance. Lacan a ouvert une première brèche dans l'Autre, comme référence symbolique fondamentale et pacifiante, dès « La direction de la cure » : « L'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque »<sup>10</sup>, dit-il alors. Une fois l'Autre définitivement barré, c'est le signifiant du manque dans l'Autre lui-même qui se retrouvera alors structurant. Lacan va fait valoir cette incomplétude structurelle, jusqu'à énoncer qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est un changement de perspective.

« Rien n'est opposé au symbolique, lieu de l'Autre comme tel », dira-t-il dans le Séminaire XXIII<sup>11</sup>. De ce fait, « Il n'y a pas non plus de jouissance de l'Autre ». « La jouissance de l'Autre n'est pas possible pour la simple raison qu'il n'y en a pas ».<sup>12</sup>

Dans sa « Clinique ironique »<sup>13</sup>, Jacques-Alain Miller a proposé une division clinique qui s'établirait en fonction de l'Autre ou de son inexistence. Jean-Robert Rabanel a repris cela de manière extrêmement claire et concise<sup>14</sup> dans un article consacré à l'autisme, auquel nombreux d'entre vous ont dû être attentifs. Son schéma montre que, pour ce qui concerne l'Autre, la frontière passe entre paranoïa et schizophrénie et non entre névrose et paranoïa. Ceci, bien sûr, n'abolit pas pour autant la frontière entre psychose et névrose : le névrosé est séparé du réel par le fantasme et le Nom-du-père, tandis que le psychotique, comme vous le savez, a un rapport direct au réel.

Dans la paranoïa, l'Autre n'est pas barré, ni divisé, c'est ce qui le rend puissant et féroce. On le voit très bien dans le cas de Germain. La volonté de jouissance de l'Autre est aux commandes. « Il est "gourmand" de l'objet *a* » dit J.-A. Miller.<sup>15</sup>

L'Autre de la névrose, « Il faut le faire exister, par exemple en l'aimant », comme le transfert l'illustre.

Tout différent est le cas du schizophrène, qui « n'a pas d'autre Autre que la langue », dit J.-A. Miller. Il « ne se défend pas du réel par le langage, parce que pour lui, le symbolique est réel ».<sup>16</sup>

Cet article de J.-A. Miller nous incite à une clinique ironique, « c'est-à-dire fondée sur l'inexistence de l'Autre comme défense contre le réel »<sup>17</sup>, en ce sens il représente un vrai tournant dans notre communauté, car il nous a entraîné résolument dans le dernier Lacan, celui de la clinique du « sinthome », où la question paternelle nous importe moins que celle du nouage borroméen et de la localisation de la jouissance.

Ce n'est donc plus le rejet d'un signifiant primordial qui apparaît comme la question essentielle dans la psychose, mais celle de la rupture du nouage du réel avec le symbolique et l'imaginaire, et de la délocalisation de la jouissance qui en est la conséquence. Lire le cas de

<sup>10</sup> Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Le seuil, 1966, p. 627.

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *op cit.*, p. 55.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>13</sup> Miller J.-A., « Clinique ironique », *La cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n° 23, février 1993, p. 7.

<sup>14</sup> Rabanel J.-R., « Une clinique de l'objet *a* en institution », *La cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n°78, juillet 2011, p. 64-76.

<sup>15</sup> Miller J.-A., *op. cit.*, p. 11.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>17</sup> *Ibid.*



Germain avec ces outils nous incite à être au plus près du détail. La singularité du cas réside dans le fait qu'il est à la fois le jouet de l'Autre, mais qu'il est aussi lui-même l'Autre méchant et coupable. Dans cette configuration où l'Autre et le sujet se sont pas tout à fait différenciés, le versant mélancolique l'emporte.

Avec la clinique du « sinthome », nous avons une perspective qui laisse la possibilité à chacun d'inventer son nouage propre, de trouver un point de capiton autre que le Nom-du-Père et néanmoins capable d'être opérant. C'est ce que dit Lacan dans le séminaire XXIII : « Si le symbolique se libère, nous avons le moyen de réparer ça. »<sup>18</sup>

Si nous poursuivons ainsi le dialogue avec ces sujets psychotiques, c'est bien grâce à ce dernier enseignement de Lacan, qui nous ouvre la perspective du « sinthome ».

Cette perspective soutient notre travail qui sert d'abord à border le réel, non voilé dans la psychose, en le nommant, c'est-à-dire, en nommant la jouissance.

L'analyste ne se préoccupe pas de savoir si Germain ment, mais il est attentif à la nomination de « menteur » qui s'est retournée contre le sujet, le perdant un peu plus dans ce grand flou où il navigue sans boussole. Il s'agit aussi de desserrer les conséquences d'une nomination écrasante. Les rencontres avec l'analyste incitent le sujet à mettre des mots sur l'opacité qui l'entoure, et ce faisant, à ébaucher un certain ordre.

Partout où nous recevons ces enfants, nous leur proposons un lieu Autre, c'est le principe même de la psychanalyse. Car c'est bien en modifiant la nature de l'Autre, quand il existe dans sa puissance et sa férocité, que les phénomènes parviennent à se réduire : il s'agit de le décompléter, le diffracter. Le transfert sert à cela, il opère sur l'Autre. Ce lieu Autre est celui de la traduction, du classement, de l'ordonnancement. Ce sont les enfants eux-mêmes qui nous apprennent à les guider. Nous les suivons comme des suivantes, tout en les questionnant, parfois en nous étonnant, et cela nous permet de les orienter vers une zone où la jouissance sera moins mortifère. Au fond, nous sommes en arrière dans le bateau, pour en infléchir la direction.

On s'aperçoit que l'analyse est toujours un travail de simplification, dans la psychose comme dans la névrose. L'objectif est de parvenir à un traitement du réel le plus simple possible, pour qu'un jour le sujet puisse l'avoir à sa main, sans l'aide de l'analyste.

Je suis partie d'une observation toute simple, sur la porosité entre rêves et hallucinations, et chemin faisant, j'ai été amenée à me questionner sur la porosité en tant que telle dans le monde de la psychose. Ce repérage précieux concernant l'Autre et son inexistence, permet aussi de saisir pourquoi dans la schizophrénie, c'est tout le monde du sujet qui est poreux.

Peut-être certains d'entre vous ont-ils vu la remarquable exposition de l'œuvre de Yayoi Kusama,<sup>19</sup> qui vient d'être présentée à Beaubourg, et qui illustre vraiment notre sujet.

Il s'agit d'une artiste qui va, sa vie durant, tenter de se faire un corps avec son art.

L'exposition est chronologique, ce qui est très intéressant parce que son travail lui-même trouve son point de départ dans une hallucination de l'enfance, qui marque le déclenchement précoce de sa psychose. L'hallucination est survenue à la table familiale : les motifs de la nappe s'étaient alors partout autour de la pièce, murs, plafond, sol et bien sûr, elle-même, qui n'est plus qu'une fleurette rouge parmi les fleurettes rouges. Elle a perdu son enveloppe corporelle.

« Toute la pièce, tout mon corps, tout l'univers en sont plein, dira-t-elle ; moi-même, je m'acheminai vers l'auto-anéantissement, vers un retour, vers une réduction, dans l'absolu de

---

<sup>18</sup> Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIII, *op. cit.*, p. 94.

<sup>19</sup> Kusama Y., Exposition à Beaubourg, 10 octobre 2011- 9 janvier 2012.



l'espace et dans l'infini du temps éternel... Je fus saisie de stupeur... Peindre était la seule façon de me garder en vie, ou à l'inverse était une fièvre qui m'acculait moi-même ».<sup>20</sup>

Cette remarque nous est très précieuse, elle nous montre ici la question de la porosité située autrement que dans le cas précédent, où l'Autre en était l'agent. L'œuvre entière de Yayoi Kusama illustre cette tension entre sa tentative de se faire un corps pour exister et ce que son travail a d'éreintant, de féroce.

Elle va passer des années à peindre des pois – c'est le motif le plus répétitif de son œuvre – car elle est, dit-elle, « un pois parmi les pois ». Ceci indique qu'il n'y a aucune étanchéité entre elle-même et le monde : elle n'a pas de corps, elle n'a pas de moi. « Les dots sont des autoportraits, à la lettre »<sup>21</sup>, comme le dit Gérard Wacjman.

L'œuvre de Yayoi Kusama est exemplaire de cette porosité entre ses hallucinations et un univers sans limites, où rien n'est séparé. Les pois sont partout, elle est un pois, perdu au milieu des pois, un point ou une multitude de points éparpillés. C'est l'éclatement absolu que le travail de l'artiste tente de parer.

Ici, Yayoi Kusama se sert de cette porosité pour son art ; elle travaille à partir de ce phénomène, elle en joue : le travail est énorme, sans fin, le plus impressionnant peut-être étant celui du motif qu'elle a intitulé « l'Infinity Net », sans cadre, sans limites ni d'espace ni de temps, sans début ni fin, gigantesque. On n'en voit qu'un morceau dans l'exposition, faute de place.

Mais elle essaie aussi de tracer des limites : elle coupe, elle coud, elle attache, elle sépare, elle rassemble. Sont exposés une barque, un fauteuil, une table et toutes sortes d'autres objets et surfaces sur lesquels se dressent des multitudes de phallus, qui laissent deviner qu'elle-même n'est pas orientée par la signification phallique. Des robes étranges, tentatives de délimiter, de contenir un corps qui échappe toujours.

Ses jeux de miroir où une multitude de petites lumières se projettent à l'infini, son film « Self obliteration », et finalement toute son œuvre nous donnent un aperçu de ce que peut être l'absolue porosité entre ce sujet et le monde.

Yayoi Kusama se sert de cette porosité, mais en même temps, se retrouve esclave de son propre travail. Elle s'en sert sans jamais pouvoir s'en passer, sans jamais en sortir.

Depuis quelques années, elle a choisi de vivre entre l'hôpital psychiatrique et son atelier qui se trouve à deux pas, où son travail se poursuit inlassablement. Le sans fin est bordé de cette façon. Elle n'a qu'une rue à traverser pour reprendre inlassablement son travail de Sisyphe où l'écriture sous toutes ses formes joue un rôle majeur, auquel nous ne pouvons qu'être sensibles.

Si l'artiste nous enseigne, et ici formidablement, car l'œuvre est démonstrative jusque dans le détail, nous savons aussi qu'il n'est pas besoin d'un tel talent pour aller vers le « sinthome » ; un nouage singulier plus modeste peut faire l'affaire. Néanmoins, ne pensez-vous pas, vous qui avez cette riche expérience au Courtil, que la dimension de courage, de travail sans relâche est plutôt une constante chez ces sujets désarrimés ?

C'est donc ma question pour terminer cette conférence, car je suis venue ici autant pour enseigner que pour être enseignée par vous tous.

---

<sup>20</sup> Kusama Y., « Catalogue de l'exposition », Centre Pompidou, 2011, p. 29.

<sup>21</sup> Wacjman G., Catalogue de l'exposition, *op. cit.*, p. 133.